

Book Reviews

Schandeler, Jean-Pierre, ed. *D'Alembert : Itinéraires d'un savant du siècle*. Paris : Classiques Garnier, 2023. 312 p.

Ce recueil rassemble quinze études sur D'Alembert qui avaient été présentées au colloque international « D'Alembert dans les débats de son temps » en Octobre 2017 à Montpellier. De nos jours, D'Alembert est surtout connu comme géomètre et encyclopédiste, mais ce joli livre démontre à quel point il fut un homme de lettres éclectique d'une renommée internationale à la fin des Lumières. Dans son introduction, Jean-Pierre Schandeler explique que le recueil présente un « itinéraire » intellectuel de D'Alembert, un parcours qui représente plusieurs disciplines dans le sens moderne que l'on leur attribue. Néanmoins, les études ne sont pas classées par discipline, un geste qui serait quelque peu anachronique, mais plutôt par thème.

Dans la première partie, « Les Conditions de l'Invention », cinq dix-huitiémistes présentent les contributions de D'Alembert comme traducteur, mathématicien, et passionné de la musique et des sciences. Dans sa contribution, « D'Alembert et le statut de l'invention », Véronique Le Ru analyse les influences d'Émilie du Châtelet sur D'Alembert concernant sa conception de « l'ordre d'invention », et le fait que l'inventeur doit pouvoir tester des hypothèses et qu'il ne peut jamais se fier à l'empirisme seul. C'est plutôt après avoir fait une découverte, que l'on peut analyser le processus qui en fut l'origine. Pour Du Châtelet, comme pour D'Alembert, « [d'] errer » n'est pas seulement un « droit » mais aussi « une obligation ». De son côté, Claudia Schweitzer fait une enquête passionnante sur l'originalité et l'influence des recherches de D'Alembert sur « l'équation de la courbe » qui servit à analyser « la production des sons » ; ce qui est le plus révélateur, c'est la dimension pluridisciplinaire de ce projet de D'Alembert, qui exigea des expertises à la fois en mathématiques, en musique, et en acoustique. Claude Dauphin remet en cause la place traditionnelle accordée à D'Alembert comme musicographe en examinant de plus près son positionnement par rapport à la *Querelle des Bouffons* ; il réussit à dévoiler la complexité de la pensée de D'Alembert concernant l'opéra, montrant qu'il était beaucoup moins orthodoxe que l'on ne le pense. Les deux derniers articles de cette partie du recueil mettent en évidence l'originalité et l'influence internationale de D'Alembert comme traducteur. Dans « D'Alembert traducteur », Shane Agin fournit une analyse lucide de la philosophie de traduction de D'Alembert et un survol des propos de celui-ci sur les traductions de son époque (dont le pillage d'ouvrages français dans la *Cyclopaedia* de Chambers, traduits en anglais). D'Alembert pensait qu'il valait mieux traduire d'une langue vivante à une langue morte, parce que les langues vivantes évoluent de manière imprévisible, alors que le sens des mots dans les langues mortes demeurent stable. Loin d'être un exercice d'équivalences simple, pour D'Alembert la traduction est un art, et le traducteur doit essayer d'égaliser le génie de l'auteur qu'il traduit, sinon la traduction serait déficiente. Ester Kovács commente l'originalité et la modernité de D'Alembert dans ses *Observations sur l'art de traduire* (1759), et ce qui intéressa de nombreux savants étrangers contemporains : notamment, sa vision de la poésie de la traduction. La traduction est surtout un art pour D'Alembert, et l'artiste doit éviter « la syntaxe étrangère » et « les emprunts » dans sa traduction (98).

La deuxième partie du livre, intitulée « Dialogues, Disputes, Combats et Rivalités », contient trois articles qui exhument le réseau académique derrière certains écrits de D'Alembert, deux autres articles qui dénichent la complexité de ses commentaires sur l'expulsion des Jésuites et un dernier qui dévoile la contribution de D'Alembert à une édition des œuvres complètes de Voltaire. Thierry Joffredo examine la relation peu connue

entre Gabriel Cramer et D'Alembert et met en lumière leur correspondance : D'Alembert était un lecteur assidu de Cramer et ses propos sur « les courbes algébriques ». Il cite souvent le Genevois dans ses articles encyclopédiques. Christophe Schmit explore les sources potentielles des aspects scientifiques du *Traité de dynamique* de D'Alembert et conclut que D'Alembert se fut probablement inspiré des recherches d'académiciens (propositions qu'il rejette clairement parfois) et que ceux-ci l'auraient mis en contact avec Bernouilli et Euler. En somme, les écrits de D'Alembert sur la dynamique et la causalité sont un reflet des courants intellectuels de l'élite scientifique de son époque. Dans son article, Sayaka Oki clarifie les différences entre D'Alembert et Diderot concernant leur interprétation des « sciences physico-mathématiques », c'est-à-dire leurs commentaires sur « le statut épistémologique des mathématiques par rapport aux sciences empiriques » (141). Catherine Maire offre une analyse éclaircissante sur le sens global de *Sur la destruction des jésuites* (1765) et la pléiade des mauvaises interprétations de ce texte, un héritage du dix-neuvième siècle. Henri Duranton démontre que D'Alembert cherchait à sous-estimer le rôle des Jansénistes (et à tort) dans l'expulsion des jésuites, préconisant plutôt le rôle de la philosophie des Lumières dans leur « destruction ». L'essai de Linda Gil clôt la deuxième partie du livre avec une enquête sur la participation de D'Alembert dans la publication de l'édition de Kehl des œuvres complètes de Voltaire ; D'Alembert contribua au collectage des lettres pour l'édition, et sa correspondance personnelle avec Voltaire apparut posthument dans les deux derniers tomes. Gil révèle non seulement la genèse des deux derniers tomes de l'édition, mais également la censure stratégique et diplomatique des deux éditeurs, Beaumarchais et Condorcet, qui firent le nécessaire pour que l'édition pût voir le jour.

La troisième partie du livre, intitulée « La Mémoire savante d'une œuvre : Lire, traduire, débattre » contient quatre articles sur la réception de D'Alembert à l'étranger dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Alain Cernuschi analyse les emprunts à D'Alembert qu'ont fait les éditeurs de l'*Encyclopédie* d'Yverdon (essentiellement une reprise de l'*Encyclopédie* de D'Alembert et Diderot), dont le rédacteur en chef était l'Italien Bartolomeo De Felice (1723-89), résidant en Suisse lors de la rédaction de l'encyclopédie suisse (1770-80). Le nombre d'articles que l'on a repris de D'Alembert a de quoi étonner, mais comme l'explique Cernuschi, ce qu'il faut noter ici c'est que les éditeurs de cette encyclopédie mirent l'accent sur la valeur intellectuelle des contributions de D'Alembert aux dépens de celles de Diderot. Pour sa part, Romira Worvill survole l'impact de l'*Essai sur les gens de lettres et les grands* (1753) de D'Alembert sur l'œuvre de Lessing. Worvill soutient que l'étendue de l'influence de cet essai sur les ouvrages de Lessing est doublement impressionnante, parce qu'elle démontre à quel point les propos de D'Alembert sur la relation entre l'artiste et le mécène, et les rapports de pouvoir en général, étaient justes pour l'époque mais aussi sans âge : ceux qui financent les œuvres artistiques sont souvent intéressés et n'ont point la capacité de juger eux-mêmes la qualité des œuvres qu'ils financent. Juan Manuel Ibeas-Altamria et Lydia Vázquez analysent l'histoire de la réception des œuvres de D'Alembert dans le monde hispanophone. Ils disent que sa réputation resta ternie jusqu'au vingtième siècle à cause de la perpétuation de mythes autour de sa personnalité et sa mort (qu'il mourut dans le péché). Dagmar Comtesse clôt le recueil avec une étude sur D'Alembert comme sujet de débats politiques dans la RDA des années cinquante. Hermann Ley le voyait comme un précurseur de l'idéologie marxiste alors que Georg Klaus le voyait comme un apologiste de l'Ancien Régime. La Conclusion du recueil de Jean-Pierre Schandeler est une réflexion sur l'originalité du recueil et comment l'Internet a transformé les recherches sur l'œuvre de D'Alembert.

Ce volume, d'une richesse impressionnante, est tout simplement une ressource inestimable : on y découvre un D'Alembert multifacette et prolifique, dont la pensée dépasse les classifications modernes des connaissances. Les auteurs réussissent tous à démythifier le D'Alembert que le grand public pense connaître.

Michael J. Mulryan

Christopher Newport University

Dumas, Alexandre. *Correspondance générale*. Tome VII. Édition de Claude Schopp. Paris : Classiques Garnier, 2023. 655 p.

La publication de la correspondance générale d'un des romanciers les plus lus et diversement appréciés du 19^e siècle (titre guère immérité) se poursuit avec les lettres envoyées – et ici surtout reçues – par l'auteur lors de son entrée, fracassante comme tout ce qu'il faisait, dans le monde de la presse, à titre d'éditeur à part entière et pas seulement de providence des éditeurs en mal de copie.

C'est en effet en 1853 que Dumas lance *Le Mousquetaire*, journal dont il conçoit la mission comme celle de faire « la critique des critiques » (8). Comment faut-il entendre ce but ? Selon un correspondant, il s'agit de faire « la guerre à la vénalité de la critique » (22). Dumas lui-même indique de manière plus positive que son journal « est fondé surtout, non pas pour faire de la critique, mais au contraire, pour soutenir les auteurs, les artistes – et les producteurs en général : – auteurs, peintres, sculpteurs, comédiens, contre la critique » (31), et ajoute : « je n'ai qu'un but : c'est de rallier autour de moi ce qui est intelligent » (47). Un autre but accessoire, mais non sans importance, sera de faire passer dans cette publication les nombreux volumes qu'il lui reste encore à publier de ses *Mémoires*, que le pouvoir napoléonien accueille avec inquiétude et que les confrères de la presse bourgeoise hésitent à sortir de leurs tiroirs. Il s'agit également de faire du journal un véhicule pour les engagements philanthropiques du romancier – envers les morts et les vivants du monde de la littérature et des arts, pour l'édification de monuments (notamment à la mémoire de Balzac ou de Frédéric Soulié) ou l'attribution de subventions, par exemple aux membres démunis de la famille de quelque écrivain décédé.

Dans sa brève introduction, Claude Schopp prévient le lecteur trop mis en appétit par les volumes précédents dans ces termes : « Aussi, dans ce septième volume, la correspondance passive (les lettres reçues par Dumas) prédomine-t-elle largement sur la correspondance active (les lettres de Dumas). L'éditeur est presque submergé par l'afflux des plis adressés au maître – qui, à côté de quelques rares exemples de *l'esprit* du XIX^e siècle, ne présentent trop souvent qu'un intérêt limité » (10).

On voudra, pour une fois, ne pas trop promptement souscrire à cette déclaration de critique. Les dumasiens professionnels ou amateurs trouveront dans ces pages l'écho toujours très vivant des nombreuses batailles de l'auteur, que son activité inlassable et son caractère volontiers emporté menaient à multiplier sans cesse. Dumas semble concevoir son journal tout d'abord comme une extension de son individualité, son haut-parleur personnel au service de ses désirs, de ses espoirs et aussi – pourquoi pas ? – de ses rancunes. L'entreprise est-elle couronnée de succès ? Les jugements ne concordent guère. Noël Parfait – proche de Dumas pourtant – parle à son sujet de « cette feuille [...] dont personne même ne paraît s'occuper, et qui ne restera, si elle reste, que comme le plus incroyable monument de *l'égotisme* et de la personnalité ! » (81). Victor Hugo, laconique et visiblement d'un tout autre avis, écrit à son ami des temps glorieux de la Révolution romantique : « Je lis votre journal. Vous nous rendez Voltaire » (129).

Quoi qu'il en soit, et qu'on penche du côté de l'un ou de celui de l'autre, on suit avec un intérêt toujours vif les mille détails de la vie quotidienne de l'auteur, comme par exemple le différend opposant Dumas à François Buloz, le directeur de la *Revue des Deux*